

PAULINE GAGNON

En Surface et en Profondeur

Par Pierre-Laurent Boulais

Parcours, Art et Art de vivre, Hiver 2009

Il y a quelques années de cela, on rapprochait le travail de Pauline Gagnon du Pop Art, basant cette analyse sur les aspects sériels de son œuvre, tempérant immédiatement cette analogie par cette phrase : « Pauline Gagnon ne se sent tributaire d'aucune école, sinon de la sienne propre. ». Je partage cette vision, mais en ajoutant à ce terme d'autres qualificatifs, tels que Pop Zen ou Pop Profond, et qui amèneraient à une autre dimension, plus axée sur la réflexion et la sensibilité (Pop féminin?). C'est toute l'ambiguïté de notre époque où l'attitude du consommateur est série postmoderne, détaché et cool (selon Gilles Lipovetsky) dispute la suprématie de l'attitude humaine à une émotivité à fleur de peau.

Pauline Gagnon la voyageuse, Pauline la battante, Pauline aux grands et beaux yeux pétillants, Pauline l'autodidacte, née sur le Lac Humqui, «où les eaux sont turbulentes». Peu d'écrits sur elle qui ne mentionnent pas ses traits de personnalité fédérant ainsi une certaine doxa de son image publique. Et ces éléments sont justes, révélant effectivement ce que Pauline donne aux autres. Je l'ai rencontrée à plusieurs reprises et parfois avec quelques années d'intervalle entre chaque rendez-vous. L'impression d'un tourbillon de force bénéfique contagieuse fut chaque fois renouvelée. Pauline, toute au plaisir de discuter de choses et d'autres, de se donner l'occasion de sourire.

Elle m'a fait visiter son atelier à deux occasions. La première fois, c'était il y a dix ans, probablement un peu moins, dans son studio de la Main. L'estampe géante de la série à laquelle elle se concentrait alors était le signe à caractère asiatique. Ce jour-là, une peinture m'impressionna plus que les autres. L'interaction du principal binôme de couleurs créait une impression de halo volumineux entre le tableau et le spectateur. Je ne saurais aujourd'hui vous dire si ces couleurs associées étaient le bleu et l'orange ou le rouge et le vert, mais peu importe, la sensation provoquée en moi par ce tableau reste encore palpable. Je regardais les autres peintures avec l'intérêt qu'elles mériteraient. Aucune toutefois ne réveillait cette même sensation aiguë.

L'ensemble dégageait une atmosphère cohérente de puissante introspection derrière l'abord d'une certaine légèreté décorative. Les toiles montées oscillaient entre impression de simplicité et subtilité de l'ornement pour

offrir un recueillement dans le décorum qui facilite la répercussion des battements du cœur de l'œuvre. Ces idées qui me venaient sur son travail me paraissaient bien sérieuses en comparaison du ton enjoué autour du café que nous partagions. Je remarquai donc que son art se raccrochait plus à l'expression de sa force vitale qu'à son comportement sociale. Normal pour une véritable artiste.



La deuxième fois qu'elle m'a montré une collection, c'était dans le local que lui avait prêté Lydia Monaro, sur la rue de Brézolles, il y a plus de deux ans. Elle revenait tout juste d'une île Méditerranéenne et repartait quelques jours plus tard en Amérique du Sud. Ou le contraire. Elle était de toute façon météorite à Montréal. Elle fit lentement défiler devant moi une série de visages de femmes (sa nouvelle estampe) tatouées de slogans et autres écritures (sa griffe permanente). Pauline était tout sourire et ne manquait pas d'anecdotes, alors que ses peintures sont toujours profondes, sérieuses et méditatives, dégageant une touche de sensuelle superficialité.

Sur la toile, les visages de femmes étaient immenses, prenant plus des trois quarts de la surface peinte. Une impression accrue par le fait que le zoom de Pauline laisse souvent une partie du crâne en dehors du cadre. Des visages de femmes jeunes et lisses, et pourtant marquées par des rides en forme de lettres qui s'inscrivent telle une expérience flottant au-dessus de leur peau et s'y imprimant.

Rieko, techniques mixtes, 60x40"